

Malraux et moi

Pour expliquer comment je suis venu à m'intéresser à Malraux, il faut revenir un peu en arrière pour dire comment je suis venu au français tout court, sans jamais en avoir fait à l'école où j'avais appris plutôt l'espagnol et le grec. Grâce à des études secondaires relativement poussées, j'ai pu sauter la première année à Harvard où je me suis retrouvé aussitôt spécialiste de grec : tragédie grecque, histoire grecque, art grec, pensée politique grecque. A la fabuleuse bibliothèque Widener de Harvard, je me suis vite confronté au fait que 60-70 % des livres critiques qui m'intéressaient étaient en allemand ou italien. Puisque j'avais un an d'avance, j'ai réussi à persuader l'université de me laisser partir un an en Europe pour apprendre ces langues.

Me voilà donc, à 19 ans, parti pour Hambourg sur un cargo finlandais – j'étais bilingue en finnois tout petit, ce qui m'a sans doute facilité l'apprentissage de langues étrangères plus tard. J'ai appris quelques phrases d'allemand avant de débarquer – genre "où est la gare?" et "avez-vous une chambre libre?" – et, huit jours plus tard, me suis attaqué à l'allemand de façon sérieuse au Goethe-Institut dans un village au sud de Munich : six heures par jour de cours d'immersion totale avec un prof excellent, repas en commun, logé chez l'habitant. C'est là que j'ai fait la connaissance de ma future femme, parisienne, diplômée d'HEC, *en allemand* : je ne savais pas un mot de français, elle avait fait huit ans d'anglais mais ne sortait pas une phrase. Elle a commencé à m'initier au français en m'apprenant des chansons à la guitare : Brassens, Béart, Moustaki, des chansons de feu de camp.

Par la suite, elle a trouvé un travail à Munich et j'ai continué mes études d'allemand dans un autre Goethe-Institut d'où je lui écrivais des lettres en français à l'aide d'un dictionnaire de poche allemand-français. Elle corrigeait les grosses fautes; c'est ainsi que j'ai appris à

écrire en français. J'ai fait ensuite un semestre à l'Université de Munich où, en plus de cours de poésie grecque et de poésie latine du moyen âge, j'ai appris le moyen haut allemand et suis devenu germaniste et médiéviste. Rentré à Harvard, j'ai changé de département et suis sorti diplômé d'allemand avec une première thèse sur les influences françaises sur une épopée allemande du moyen âge – le seul cours de français de ma vie étant l'ancien français, suivi pour mener à bien ce projet.

Suit une année à la Sorbonne en tant que médiéviste en français et provençal, mais je traduisais aussi un livre de philo de Jean Guitton qui m'invite à suivre ses cours. Je fréquente aussi des cours sur Camus et Gide et me marie avec mon amie parisienne que j'aide à entrer en maîtrise de français l'année d'après à Harvard où j'entame moi-même un programme de doctorat en littérature comparée (allemand, français, anglais), mais axé plutôt sur la période depuis 1750.

C'est au cours de ces études que je suis un séminaire en 1965 sur Bernanos et Malraux enseigné par le premier grand critique de Malraux, W.B. Frohock. Pour nos mémoires de fin de cours, il nous a préparé un certain nombre de sujets qu'il savait valoir la peine d'être creusés; on devait chacun en choisir un, à l'aveuglette. Je ne sais plus ce que j'ai choisi mais, ayant été frappé par le jeu de l'ombre et de la lumière dans les romans de Malraux, très visuels, j'ai obtenu son autorisation d'écrire sur "Ombre et lumière dans les romans de Malraux" – *La Voie royale, La Condition humaine, et L'Espoir* en l'occurrence. Cette vingtaine de pages se transformera cinq ans plus tard en une thèse de doctorat : *Vision and Blindness in the Novels of André Malraux* – thèse entreprise contre l'avis de tout le monde : «Aucun département d'allemand ne vous engagera avec une thèse française, aucun département de français de toute façon puisque vous êtes essentiellement germaniste». «Zut! Me suis-je dit, j'ai un sujet qui m'intéresse, j'y vais». En fin de compte, cette bizarrerie ne m'a aucunement nui, au contraire très probablement. Quand j'ai eu terminé la thèse, tout en enseignant à plein temps, de très bonnes universités sont venues essayer de me recruter. Certains camarades écrivaient jusque 85 lettres de candidature sans trouver de poste.

Depuis j'ai sorti un certain nombre de textes sur Malraux, participé à des colloques internationaux à Paris, Verrières-le-Buisson, Cerisy (deux fois), Harvard – colloque que j'ai instigué et co-organisé en 2001 –, et Belfast (où je suis revenu sur la fameuse phrase de Malraux sur le XXI^e siècle, phrase que j'ai entendue de mes oreilles lors du premier des deux entretiens que j'ai eus avec lui à Verrières-le-Buisson). Ce texte est disponible en pdf sur ce site: « "Nul n'est prophète" : Malraux et son fameux "XXI^e siècle" ». ¹ Il a été publié dans *Revue André Malraux Review* n° 35 (2008), 68-81.

Les circonstances de ces entretiens valent peut-être la peine d'être évoquées. Arrivé au château des Vilmorin à Verrières-le-Buisson pour le premier, au printemps 1972 – je dirigeais, cette année-là le programme d'études de l'Université du Massachusetts à Paris, dont un séminaire sur les romans de Malraux –, je suis accueilli par un Malraux habillé encore en ministre. Il m'introduit dans le salon bleu et nous verse un scotch sec très conséquent en déclarant, péremptoire : « D'abord, les choses sérieuses ! » Suit une heure passionnante où Malraux approfondit toute une série de questions écrites envoyées auparavant à sa demande. Il me rend mes feuilles dactylographiées avec de courtes réponses écrites à la main dans les marges dont une me reste gravée dans la mémoire. A ma question sur son obsession de la cécité et de la violence faite aux yeux, tout un chapitre de ma thèse, il avait écrit: « Non, non, non! » Il n'aborde pas ce sujet de lui-même; quand je repose la question de vive voix, il ne veut pas en parler et dirige la conversation sur d'autres thèmes. C'est pendant cet entretien qu'il prononce sa fameuse phrase sur le XXI^e siècle et m'explique ce qu'il entend par là.

Je retourne le voir en novembre 1974. Entretemps il est passé par la Salpêtrière où il est quasiment mort. Il me reçoit habillé en veste claire, semble avoir rajeuni de 15 ans, parle clairement sans tics nerveux. Il m'offre soit du scotch, soit du thé froid. Je reprends du

¹ Brian Thompson, « "Nul n'est prophète" : Malraux et son fameux "XXI^e siècle" » (2008), *Présence d'André Malraux sur la Toile*, art. 4, janvier 2009. URL : <<http://www.malraux.org/index.php/articles/664-20093thompson.html>>. (Ndlr)

scotch; lui, mis au régime le plus strict par son médecin, prend du thé froid. Il est dans une forme éblouissante, on peut en juger en lisant le texte presque intégral de notre conversation dans le tome IV de la série «Malraux» aux Lettres Modernes. Il me dit avoir lu ma thèse, me donne quelques conseils pour sa publication. Quand je reviens sur la question de la cécité, figure du destin dans ses romans comme dans ses écrits sur l'art – sujet que de nouveau il n'aborde pas de lui-même –, il acquiesce tout en détournant l'attention de lui : « Oui, mais il n'y a pas que chez moi. Chez les Grecs le destin est aveugle... »

En août 1976, Sophie de Vilmorin m'écrit que Malraux est souffrant et ne peut pas me recevoir. Je ne l'ai plus revu. Mais un quart de siècle plus tard il reste encore l'un des écrivains qui continuent à occuper ma pensée, à me faire réfléchir, à compter pour moi.